

Les substantifs déverbaux espagnols : la question du temps

LES SUBSTANTIFS DÉVERBAUX ont pour base de dérivation un verbe comme leur nom l'indique. Toutefois, cette catégorie de substantifs est constituée en partie par des éléments qui n'ont pas été obtenus par un processus de dérivation propre. En effet, on compte parmi les déverbaux un nombre non négligeable de formes converties. Cela va des morphologies du mode quasi nominal jusqu'aux homonymes motivés (*canto/el canto*). Ces signes présentent la permanence d'un signifiant immuable qui se vérifie sur le plan du verbe et sur le plan du nom. On ne peut que constater que ces formes ont la particularité de déclarer leur signifiante sur ces deux plans. Pour une part, ces signes livrent nécessairement une idée du temps lorsqu'ils s'actualisent en tant que morphologie verbale. Pour une autre, il faut bien admettre leur double valence telle que l'on peut l'observer lorsqu'ils s'actualisent en tant que morphologie nominale.

Cette analyse s'inscrit dans une démarche tendant à évaluer le caractère motivé du signe linguistique ainsi que le rapport consubstantiel du signifiant et du signifié. En cherchant à établir l'unicité indissoluble du signe, quel que soit le contexte d'actualisation, cette approche veut réinterroger « l'opposition verbo-nominale » (Pottier 1984 : 61). En cherchant à rendre compte de la stabilité du signifié de puissance, la multiplicité des réalisations en discours de l'unité de puissance sous sémiologie hypostasique doit conduire inéluctablement à s'interroger sur les rapports entre le plan du nom et le plan du verbe.

Si selon André Joly, il convient « de rendre compte de l'impression de *statisme* attachée à l'*espace* (au nom) et de *cinétisme* attachée au *temps* (donc au verbe) » (Joly 1984 : 51), les déverbaux dits transcatégorisés ne feraient qu'illustrer les liens de dépendance établis entre l'espace et le temps. Ces

deux univers représentent « l'antinomie ordonnée opérativement qui [...] soutient l'opposition du nom et du verbe » (Douay & Roulland 1990 : 73). C'est pourquoi en démontrant la permanence immuable du signifié du signe identifié comme converti, il s'agit de mettre en lumière la relation de dépendance du plan du nom et du plan du verbe, « montrer comment [...] le temps est tributaire de l'espace pour sa représentation » (Joly 1984 : 51). Les substantifs, bien que, déverbaux possèderaient un signifié combinant un *avant* car ressortissant à « l'univers-espace » (Guillaume 1964 : 90) et un *après* puisque que capables de signifier dans « l'univers-temps ».

Toutefois, ce n'est que lors de leur réalisation en discours que leur signifiant déclarerait quelque chose tour à tour entendu et classé dans la catégorie du nom ou dans la catégorie du verbe. Ce qui revient à dire que ce classement opérerait une délimitation arbitraire au travers des effets produits par ces formants sans pouvoir rendre compte de leurs spécificités signifiantes. Nous allons donc tenter de proposer ici une piste réflexive permettant d'approcher la condition singulière de ces signes dont la forme donne à entendre un signifié sur le plan du nom et sur celui du verbe.

Le même signifiant. Le même signifié ?

La question est de savoir si le même physisme est susceptible de porter un seul et unique signifié quelle que soit l'identification *a priori* que l'on fournit de cette forme interrogée. On peut considérer que, de manière pratique, les morphologies portant les dénominations *infinitif*, *gérondif* et *participe passé* sont celles qui sont le plus immédiatement perçues comme ayant la possibilité de déclarer dans les univers distincts du nom et du verbe. Des exemples tels que *saber*, *cantar*, *doctorando* ou *cocido* représentent des unités que l'on qualifierait de nom/verbe. D'ailleurs, elles constituent, en linguistique guillaumienne, la première étape de la chronogenèse, le mode quasi nominal. On peut reprendre les travaux de Catherine Douay et Daniel Roulland, qui déclarent que :

La première interception, précoce, est celle du mode quasi-nominal où l'image-temps se présente potentielle et relativement embryonnaire (temps *in posse*). Dans ce mode, il n'y a pas de distinction d'époque et la personne n'est pas établie, sinon virtuellement. Situé à ce niveau au plus près du nom, le verbe représente les événements sous leurs conditions de réalisation les plus générales et les plus fondamentales (Douay & Roulland 1990 : 157).

On relèvera donc que pour les formes identifiables alternativement comme des noms ou des verbes à l'infinitif, au gérondif ou au participe passé,

l'absence de distinction d'époque et de personne pourrait constituer un des critères rendant possible l'actualisation sur les deux plans. En se situant au départ du processus de formation de l'image-temps, l'opération de pensée offre une représentation mentale en limite du plan du nom comme le précise notamment Gustave Guillaume pour le premier de ces temps :

La forme d'infinitif est une forme verbale déterminée à proximité immédiate du nom sur la limite même de séparation des deux catégories verbale et nominale, mais avec toutefois une inclinaison minimale du côté du verbe (Guillaume 1964 : 148).

À ces signes, il faut ajouter l'ensemble des formes identifiables comme substantif et comme verbe conjugué. C'est le cas de *canto*, *cuento*, *desarrollo*, mais aussi de *cuenta*, *tueste* : la liste n'est pas exhaustive. Les morphologies *canto*, *cante*, *cuenta*, *tueste* comportent une terminaison identifiable comme désinence verbale ou comme morphème grammatical de genre. Toutefois, la langue espagnole, comme d'autres d'ailleurs, semble être en mesure de permettre l'actualisation de ces signes sur le plan du nom et sur celui du verbe. Si l'on reprend le cas de *cantar* et de *canto*, il est manifeste que leur idéogenèse respective ne comporte pas le même degré de complexité en termes de sémantème. Ces deux lexies offrent chacune une représentation originale du pensable. Cependant, cette « matière du mot » (Boone & Joly 2003 : 225) relève d'un mouvement de pensée cumulant un nombre d'éléments différent. En d'autres termes, ce qui va conduire à déclarer *cantar* demeurerait, en quelque sorte, en deçà du processus conduisant à déclarer *canto*. On peut considérer que « l'opération de discernement créatrice de la signification du mot » (Boone & Joly 2003 : 225) *cantar* relèverait d'un mouvement de moindre importance si on le rapporte à l'opération « productrice de l'idée singulière qui constitue la matière » (Boone & Joly 2003 : 225) de *canto*.

Certes, la matière du mot *canto* et celle du mot *cantar* vont comporter des traits particuliers leur permettant, une fois actualisée, de déclarer du verbal et de déclarer du nominal. Ceci étant, il faut considérer que *cantar* va offrir, sur le plan du verbe comme sur celui du nom, un signe dont l'idéation sera moins complexe que l'idéation relative à l'actualisation de *canto* sur le plan du nom et sur le plan du verbe. Nous allons y revenir. En revanche force est de constater qu'il n'y a bien qu'un seul signifiant.

Déverbal : du verbe au nom morphologiquement, du nom au verbe sémantiquement ?

Ces signes appelés substantifs déverbaux produits par une conversion constituent des « unités de puissance » (Joly 1984 : 41) porteuses d'une matière notionnelle compréhensible sur le plan du nom et sur le plan du verbe. Toutefois André Joly précise que :

Le nom et le verbe sont précisément deux formes d'entendement des lexèmes (...) ce sont en fait les deux formes d'entendement aperturales du système des parties du discours (Joly 1984 : 43).

Il semble important de rappeler que pour le mode quasi nominal, il y a absence d'indication sur « la personne grammaticale » et sur « le temps dans lequel se situe l'action » (Bénaben 2002 : 166). Avec des formes comme *canto* ou *cuento*, il en va différemment. Comme l'écrivent Bernard Darbord et Bernard Pottier, cette première personne est le lieu où s'exprime le « JE » profond, autrement dit, où la sémiologie reflète cette présence de la personne du locuteur :

On conçoit naturellement que le JE mental entretienne avec la personne 1 des rapports analogiques privilégiés que manifeste la sémiologie (notamment au présent de l'indicatif, résidence obligée de ce JE) (Darbord & Pottier 2004 : 146).

Cette sémiologie semble répondre à la nécessité de distinguer cette « résidence » du « JE » :

Il est révélateur que le présent de l'indicatif, résidence du JE, donne à sa première personne une sémiologie propre (*canto*) (Darbord & Pottier 2004 : 146).

Il faut rappeler que c'est depuis ce présent « occupé et vécu par le locuteur (JE) » que se « [crée et s'organise] le langage » (*ibid.*: 146). De même, le substantif, obtenu par conversion, est caractérisé lui aussi, sur le plan nominal, par sa position dominante. Le genre masculin est dominant tout comme l'est la première personne qui organise l'interlocution. C'est ainsi que Bernard Pottier le précise en soulignant que « la formulation locutive est fondée sur le rapport de JE avec le TU, et le reste » (Pottier 1985 : 188). Cette place regardante du genre masculin s'établit par rapport aux autres genres :

Dans les langues opposant plusieurs genres, l'un d'eux est pris comme *base* du système, les autres genres sont décrits ou même conçus par rapport au genre de base (Bénaben 2002 : 42).

On retrouve les prémisses de l'articulation qui lie ces deux positions : position dominante de la première personne du singulier du présent de l'indicatif et position dominante du genre masculin. Le *-o* caractérise cette double relation de domination. Une voyelle *-o* « capable d'indissocier un cas de verbe et un cas de nom » (Molho 1978 : 46) :

Ainsi, un élément **o*, que l'on pourrait appeler un *formant*, s'accuse apte à signifier deux notions aussi apparemment disparates que le masculin du nom et le moi-ici-maintenant du verbe (Molho 1978 : 46).

On identifie ainsi le « formant » *-o* à une espèce de plus petit dénominateur commun sémantique. Autrement dit, ce formant renvoie à une notion partagée de puissance regardante, dominante et organisatrice aussi bien pour les personnes du verbe que pour les marques du substantif. Il ouvre la voie à une interprétation analogique du fonctionnement du langage. Ce formant *-o* puissanciel réécrit l'histoire de la langue en s'opposant, en quelque sorte, à l'étymologie.

Il serait donc contraire à toute méthode d'attribuer une quelconque signification à de telles paronymies. Ce point de vue, qui n'est pas le nôtre, consiste à accepter l'héritage étymologique pour ce qu'il est : un legs irrécusable, et à considérer le signifiant linguistique comme une donnée physique arbitraire. Conçue dans cette perspective, la notion de système, loin d'être primordiale, n'est pas ce que la langue est, ou qu'elle forme, mais ce qu'éventuellement on reconnaît en elle à travers l'héritage (Molho 1978 : 50).

La valeur de puissance ainsi partagée laisse entendre que les formants des signifiants s'inscrivent dans un processus de création de références et de relations non étymologiques.

La thèse ici soutenue est qu'il n'est d'héritage que ce qui, élément par élément, se reconstruit, donnant lieu à des êtres de langue dont la signification adhère à leur physisme (...). Les « formants » ne sont dès lors que des cellules signifiantes en travail dans l'organisation du tissu systématique constitué par l'indissociation du physisme et du mental (Molho 1978 : 50).

La conversion de la forme verbale *canto* en substantif de langue *canto*, soulève des interrogations. On est en droit de se demander quelle est la part

prise par l'indissociation des valeurs de la première personne et du masculin, représentée par le formant -o, en faveur de l'obtention de cette transcatégorisation. On va bien au-delà de l'étymologie qui se manifeste à travers une racine commune. Il s'agit ici de l'analogie réalisée entre un verbe et un nom homonymes. En raison de l'inscription, dans sa forme, de notions qu'il est à même de véhiculer, le physisme d'un terme trouve un écho chez d'autres signes. Il instaure avec ces signes un rapport de similitude formel mais également, par adhérence de la signification, il révèle un lien sémantique :

Le langage n'est pas fondé sur l'identité, mais sur le principe d'analogie en vertu duquel un être, quel qu'il soit, est, par correspondance, une chose *et* son analogue. Ceci revient à dire que le langage naturel est et continue d'être une construction de la pensée *analogique* progressant en elle-même par similitudes. La forme que prend la similitude dans le langage, c'est proprement la paronymie : une paronymie edificatrice de signifiants analogiques, c'est-à-dire de signifiants, morphématiques ou syntaxiques, emportant avec eux la propriété de produire, au moyen d'un seul et même signifié, des références multiples et plurivoques (Molho 1978 : 51).

La dimension matérielle de la langue reposerait sur un jeu analogique s'établissant entre les signifiants. Cela marque une étape décisive dans la prise en compte de l'importance de la forme. Cette importance est remarquable en raison du lien formel qui s'instaure entre les signifiants et qui transcende la perception étymologique. De même, sur le plan de la signifiante, ce lien provoque des bouleversements. En effet, à parler de formant indissociant telles ou telles notions, on en arrive à attribuer à la forme la possibilité d'être imprégnée de valeurs qui lui sont propres. On retrouve ces valeurs à l'occasion des fameux jeux autour du langage :

Aussi, le langage est-il un analogue du jeu – à ceci près (qui est beaucoup) que, sauf cas exprès, il ne produit pas le rire. Mais il n'emporte pas moins en lui la faculté de le produire : mots d'esprit, calembours, anagrammes, double sens, etc. Le mécanisme de ces figures, fondé comme celui du langage sur une économie d'ordre analogique, est puissanciellement inscrit en lui (Molho 1978 : 51).

L'analogie conditionne de nouvelles relations entre les signifiants. Elle fait sens. L'homophonie qui lie *canto*/verbe et *canto*/substantif trouve un écho sur le plan de la signifiante. Quelque chose qui a trait avec une position dominante est transmis, ou du moins révélé, au moyen de la conversion. L'homonymie constatée doit être reconnue comme le témoignage d'une identité signifiante.

Le *même* de la forme déclare qu'il est porteur, intrinsèquement, des *mêmes* données sémantiques. Ces dernières perdurent au-delà des catégories grammaticales franchies au cours de la conversion. Une réflexion sémasiologique de la transcatégorisation s'impose :

(...) le signifiant serait susceptible de *motiver* le sens (Launay 1978 : 37).

Il « serait susceptible » non seulement de motiver le sens mais il pourrait être imprégné d'une signifiante qu'il transmettrait quelle que soit la catégorie grammaticale dans laquelle s'effectuerait cette conversion. La forme *canto* serait indissociable d'une certaine idée de puissance. La cohérence du passage de *canto*/verbe à *canto*/substantif se comprendrait comme une continuité signifiante. Celle-ci serait rendue possible par la motivation même de la forme employée à laquelle adhèrent des traits sémantiques :

« Existe-t-il des raisons pour qu'à tel signifiant donné de telle langue donnée corresponde, *dans cette langue*, tel sens plutôt que tels et tels autres ? » Et c'est là qu'il conviendrait peut-être de répondre « Oui », la motivation radicale étant précisément *la cohérence du système lui-même* (Molho 1978 : p. 51).

En quelque sorte, toute opération de pensée comporterait un mouvement cinétique s'accomplissant en un temps opératoire donné. La traduction en signe pourrait revêtir une matérialité signifiante incarnant une certaine idéation susceptible d'être reversée dans les deux dimensions nominale et verbale.

On peut se risquer à déclarer *canto* fruit d'une suffixation zéro à partir d'une morphologie de première personne du singulier du présent de l'indicatif. L'idée d'un processus s'inscrivant sur l'axe du temps ou dans un ordre de raison n'en demeure pas moins d'actualité. De toute évidence, cela appelle un point de départ. En conséquence, cette chronologie de l'opération laisse à la charge du chercheur le travail de déclarer ce qui constitue la base et ce qui surtout est constitutif du dérivé :

(...) si bien ninguno de los miembros de la conversión es estructuralmente más básico, semánticamente si hay uno más básico y otro derivado. Y es que en la conversión no hay isomorfismo entre la estructura formal y semántica; de ahí que el análisis formal de la conversión no coincida con el análisis semántico (Pena 1991: 110).

Il faudrait parvenir à faire le départ entre deux signes morphologiquement identiques mais dont l'un serait sémantiquement basique et l'autre sémantiquement dérivé. À ce stade, on peut se poser la question de l'accessibilité du signifié.

Car à dire vrai, c'est le problème de la pertinence de la nomenclature en vigueur qui se pose. D'une part un verbe conjugué, de l'autre un substantif de langue. À moins de vouloir justifier à tout prix la taxinomie grammaticale, on doit admettre que le signifiant est le seul élément incontestable. Incontestable car il se donne à voir en toutes circonstances, identique à lui-même, ne subissant aucune altération ni la moindre modification de sa sémiologie. Certes, chacun pourra se retrancher derrière les catégories du verbe et du nom et déclarer que l'homonymie est trompeuse. Seul le sens doit prévaloir. Mais comment parvenir au sens puisque ce travail est souvent mené malgré le signifiant et parfois en dépit de lui ? C'est tout de même étonnant de devoir accepter de reconnaître *canto* comme le fruit d'une suffixation. Comme l'écrit Michel Launay : « le signifiant ne ment pas » (Launay 1978 : 38). Reprendre l'analyse depuis la lettre du signifiant pour accéder au sens, au signifié c'est refuser, poursuit-il, « quand on est linguiste [de] faire abstraction totalement du *même* de la forme au nom de l'*autre* du sens (...) » (Launay 1978 : 38).

D'ailleurs de quel sens parle-t-on ? De celui du signe soumis à l'analyse ou bien des différents effets qu'il produit dans tel ou tel énoncé ? On devrait admettre qu'il existe deux signifiés distincts. Schématiquement un signifié verbe et un signifié substantif capables de déjouer l'embarrassante identité de signes tels que *canto*. Cela reviendrait à accepter de ne pas croire ce que l'on voit (le signifiant) au profit de ce que l'on ne voit pas (le signifié). Sur ce point également, il conviendrait d'apporter un peu de clarté : « qu'au résultat [...] on ait l'illusion qu'un signifiant « change » de sens, c'est là une toute autre histoire, qui tient à ce qu'on veut à tort « loger » dans les signifiants ce qui n'est le produit que de leur *combinaison* » (Launay 1978 : 40).

Toutefois, reste en suspens la question de l'existence de deux univers antinomiques que sont l'espace et le temps. C'est sur ces deux univers que repose « la discrimination morphologique du nom et du verbe – discrimination sans laquelle les langues ne disposent pas de parties du discours » (Joly 1984 : 48-49).

Si *el canto* rentre dans la rubrique des substantifs convertis, il est le fruit d'un processus. Comme cela a été posé en introduction, ce processus identifié comme une dérivation impropre laisse entendre un avant (*canto*/verbe) et un après (*canto*/nom). En revanche, les catégories du discours sont rendues possibles et, en conséquence, pensables par cette distinction des deux univers mentionnés. Pourtant, il faut également considérer que « le temps est tributaire de l'espace pour sa représentation » (Joly 1984 : 51). Autrement dit, le déverbal relèverait tout à la fois de la combinaison inédite d'un *après* en tant que dérivé à partir d'une base et d'un *avant* car inscrit dans

l'univers-espace, univers d'origine selon André Joly. Les signes linguistiques comme *canto* font apparaître une complexité du pensable envisagé pour ce qu'il est : « une opération de discernement » (Boone & Joly 2004 : 225) particularisant une matière singulière dont l'effectation en discours s'interprète à l'aune d'une taxinomie identifiant ces signes comme des parties du discours distinctes.

Déverbal : l'espace et le temps

Il convient de repartir de ce que nous indiquions dans un précédent article abordant la question des substantifs en *-e* (Treinsoutrot 2008 : 335). Effectivement, les exemples retenus étaient des paires comme *desembarco-desembarque* ou encore *canto-cante*. On avait pris soin de répertorier dans la banque de données CREA le nombre d'apparition de ces formes sous physisme substantif. Pour la première paire *desembarco-desembarque*, on comptabilisait comme suit : « Un, el, de desembarco » : 61, 260 et 312 occurrences et « Un, el, de desembarque » : 0, 7, 13 occurrences. Pour la seconde *canto-cante* exploité par Molho : « Un, el, de canto » : 214, 70, 144 occurrences. « Un, el, de cante » : 52, 16, 17 occurrences. On constatait que les signifiants des substantifs en *-o* étaient largement plus utilisés que les signifiants en *-e*. À ce titre, on précisait que *desembarco* et *desembarque* sont donnés comme synonymes par le dictionnaire de la *Real Academia Española*. Bien entendu, *canto* et *cante* ne sont pas véritablement ce qu'on appelle des synonymes. Cependant, ils sont unis par un rapport d'inclusion : *canto* peut se dire de tout type de chant alors que *cante* ne désigne qu'un genre bien particulier. Afin de compléter cette approche, il convient d'ajouter l'exemple de *cantar* abordé plus haut en reprenant ce que déclare la DRAE :

1. m. Copla o breve composición poética puesta en música para cantarse, o adaptable a alguno de los aires populares, como el fandango, la jota, etc.
2. m. Especie de saloma que usan los trabajadores de tierra (RAE 2001 : 428).

Le terme *cantar* correspondrait lui aussi à un sous-ensemble de chants voire un chant dont la cadence faciliterait la réalisation d'un travail de force. Ici encore, on peut déclarer l'existence d'un rapport d'inclusion. Nous avons eu recours à nouveau à la banque de données CREA. Nous avons modifié quelque peu les critères de recensement en retenant les formes accompagnées d'un article défini ou indéfini singulier ainsi que toutes celles au pluriel. Le corpus s'étant enrichi, certains chiffres sont en nette augmentation par rapport

à notre recherche de 2008. Le recensement pour *canto*, *cante* et *cantar* fait apparaître le nombre d'occurrences suivant : **un** (*canto*, *cante*, *cantar*), **el** (*canto*, *cante*, *cantar*) et toutes formes au pluriel notées **-s** (ex : *los cantos*, *ø cantos*, *unos cantos*). On trouve donc pour *canto* : **el** 1212, **un** 424, **-s** 1486 ; pour *cante* : **el** 141, **un** 29, **-s** 118 ; puis enfin *cantar* : **el** 62, **un** 21, **-s** 157. La première remarque que l'on peut faire est que la forme *canto* reste majoritairement la plus fréquente. Puis c'est *cante*, toutes occurrences confondues, qui s'impose. Toutefois, si *cantar* est la forme la moins utilisée elle apparaît numériquement supérieure au pluriel et dépasse comparativement *cante* dans la rubrique **-s**. Soulignons seulement que la marque du pluriel constitue un des indicateurs de la qualité de substantif de langue pour ce type de formes. La seconde remarque repose sur des pistes réflexives mettant en corrélation ce recensement comptable et la singularité signifiante véhiculée par chacun de ces physismes comme cela a été souligné précédemment. En effet, il est intéressant de constater que la forme qui domine quantitativement est *canto* capable de dire « le masculin du nom et le moi-ici-maintenant du verbe » (Molho 1978 : 49).

Une réflexion sur l'espace et le temps peut alors s'engager à partir d'un signe tel que *canto*. L'interrogation sémasiologique de *canto* se confronte à la difficulté de partir d'un élément déclaré morphologiquement « dérivé à partir d'un verbe base » identifié comme la première personne du présent de l'indicatif. L'hypothèse théorique de l'unicité du signe comprend la nécessaire adéquation du signifiant et du signifié. La matière et la forme se correspondent de manière exclusive dans un rapport singulier que rappelle André Joly :

Le mot est donc un composé de matière et de forme – matière et forme qui se trouvent dans un rapport de *contenant* (forme générale : la partie du discours) à *contenu* (matière particulière : le sémantème) (Joly 1984 : 44).

L'ontogénèse propre à un mot tel que l'emblématique *canto* met en lumière la difficulté de parvenir à une représentation des contours du signifié de ce signe. Une représentation ou, tout au moins, une déclaration de ce qu'il n'est pas mais qu'il rend possible : une série d'effets observables en discours. *Canto*, comme les autres exemples de formes dites converties, semble constituer une aporie réflexive. Effectivement, ce signe en langue n'apparaît qu'au terme d'un processus opératoire en deux phases :

Selon Guillaume, les opérations fondamentales de la pensée en construction de langage sont l'opération de singularisation (mouvement du large à l'étroit)

et l'opération d'universalisation (mouvement de l'étroit au large) en successivité continuellement alternante (Joly 1984 : 42).

Certes, la précaution est prise de souligner un « va-et vient » entre ces deux mouvements mais il n'en reste pas moins que le départ se fait par « l'opération de discernement dont la finalité est d'abstraire les notions de l'univers du pensable » (Joly 1984 : 43). Alors comment comprendre que *canto* relève d'une idéogénèse qui va ouvrir la voie, en langue, à « une genèse formelle » productrice d'un signe s'inscrivant dans deux catégories grammaticales distinctes : celle du verbe et celle du nom. Il faut reprendre la déclaration d'André Joly mentionnée en introduction. Elle souligne l'ordonnancement cinétique qui fait apparaître « comment [...] le temps est tributaire de l'espace pour sa représentation » (*ibid.* : 51). Cependant, les deux opérations de construction du signe, idéogénèse et morphogénèse, ne semblent pas co-extensives. En effet, l'ontogénèse d'un signe comme *canto* va comporter ces deux phases :

La matière est produite par un mouvement particularisant (A), ou opération de discernement : la pensée discrimine une idée dans l'ensemble des notions pensables. La forme est produite par un mouvement généralisant (B) ou opération d'entendement : la pensée reverse à l'universel, au titre de sa forme, la notion précédemment individuée (Boone & Joly 2004 : 291).

Ce mouvement du large à l'étroit puis de l'étroit au large rend compte d'un ordonnancement de l'opération créatrice des signes étudiés. A ceci près que, comme le précise André Joly :

L'infini premier livre l'*être*, qui ressortit à l'espace, et l'infini second ouvre le champ d'existence de cet être, l'*existence* étant conçue comme un comportement (Joly 1984 : 51).

La lexicogénèse, cette « construction du mot dans l'esprit » (Boone & Joly 2004 : 291), de signes comme *canto* se révèle d'une complexité redoutable pour celui qui souhaiterait l'appréhender. Dessiner les contours de ce processus double n'est pas chose facile. Effectivement, en tentant de concevoir la « construction » de *canto*/ nom on peut percevoir ce que serait « l'être qui ressortit à l'espace ». Cependant, le reversement à l'univers-temps pose problème en termes d'intellection de *canto*. À ce stade, il est important de reprendre les travaux de Bernard Pottier :

On notera qu'une entité, être discernable, a une permanence dans le temps, ce qui se peut gloser métalinguistiquement par //être homme//, //être cheval// (...) (Pottier 1984 : 63).

Certes, l'ensemble des substantifs de langue ne correspond pas à une entité mais cette analyse nous aide à penser *canto*/nom comme possiblement //ser canto// :

Dans l'ensemble des langues du monde, on note que la presque totalité des « objets matériels » (sous-ensemble des entités) sont exprimés spontanément par des noms », quelles que soient les propriétés qui les opposent à une autre classe (Pottier 1984 : 64).

Autrement dit, une conception du nom sous forme de prédicat. Plus seulement *nom* mais *être nom*. Ainsi, il y aurait moyen d'envisager une idéation de *canto* susceptible de l'inscrire dans « une transfinitude qui n'est autre que l'univers de comportement des finitudes préalablement individuées dans l'univers-espace (univers d'extraction) » (Joly 1984 : 51). En revanche, on ne peut que s'interroger sur la *sémantèse* inhérente à *canto*. Effectivement, comment interpréter synthétiquement « ce qu'on peut appeler ses *potentialités sémantico-syntaxiques* » (Boone & Joly 2004 : 376) ? Nous ne concluons pas sur cette question dans l'espace de cet article.

Conclusion

Ce titre courant nous permet seulement de clore ce travail. Autrement dit, c'est une convention formelle qui offre simplement, dans le cas présent, la possibilité de revenir sur des questionnements et de formuler des hypothèses. Effectivement, il n'y a pas ici l'expression d'une conviction sur la question du temps dans le domaine des substantifs déverbaux espagnols. Il n'en demeure pas moins que les observations faites à propos des signes déclarés convertis font apparaître des appréhensions distinctes en langue et en discours. Synthétiquement, l'unité de puissance *canto* repose sur une première étape de construction de sa matière suivie d'une seconde livrant l'enveloppe de ladite unité.

Toutefois, on remarquera la compatibilité signifiante sous un physisme isomorphe révélé par la seconde phase de la morphogénie ouvrant la voie à une double utilisation en discours. Il y a ici matière à réflexion car l'actualisation d'un signe assigne à ce dernier une place en discours : nom, verbe, déterminant... Les éléments déclarés convertis en discours relèvent, en langue de l'univers-espace. Leur base verbale en discours ressortit à l'univers-temps en langue. Si on postule une « ordination espace-temps » (Joly 1984 : 51), comment concevoir une approche métalinguistique d'éléments comme *canto* ? Si comme l'écrit Gustave Guillaume « constituer en pensée une finitude, c'est donc à la fois en retirer

l'être de l'espace et en prévoir l'existence dans le temps » (Guillaume 1971 : 8), *canto* semble relever du paradoxe en offrant une combinaison inédite d'un *avant* en langue et d'un *après* en discours. Au même titre que la phonologie retient des traits discriminants tels que sourd / sonore qui correspondent *in fine* à une réalisation en parole, on pourrait concevoir un va-et-vient langue-discours. En quelque sorte, on n'opposerait plus puissance et effet mais on concevrait leur combinaison. Cette hypothèse se pose déjà dans d'autres domaines comme la biologie qui après avoir sondé successivement « l'organisme, les organes, les tissus, les cellules, les mécanismes subcellulaires, les voies biochimiques, les protéines et les gènes » (Noble 2008 : 72) en vient à déclarer :

Il n'existe pas de niveau privilégié de causalité. Ceci est nécessairement vrai dans des systèmes qui possèdent des niveaux multiples s'influençant par des boucles de rétroaction ascendantes et descendantes. Le concept fondamental est que, dans la mesure où tous les niveaux peuvent être le point de départ d'une chaîne causale, n'importe lequel d'entre eux peut être utilisé comme base d'une simulation (Noble 2008 : 76).

Peut-être que la langue et le discours, « l'institution permanente » et « l'emploi momentané » (Joly 2004 : 253) sont également à considérer chacun comme, à la fois, point de départ et point d'arrivée.

Pascal TREINSOUTROT
MCF à l'IUFM de Paris
EA 369 Etudes romanes

Bibliographie

- BÉNABEN Michel, 2002, *Manuel de linguistique espagnole*, Paris, Ophrys.
- BOONE Annie et JOLY André, 2004, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan.
- DARBORD Bernard et POTTIER Bernard, 2004, *La Langue espagnole. Grammaire historique*, Paris, Armand Colin.
- DOUAY Catherine et ROULLAND Daniel, 1990, *Les mots de Gustave Guillaume*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- GUILLAUME Gustave, 1929, *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, Champion.
- GUILLAUME Gustave, 1964, *Langage et science du langage*, Québec, Presses de l'Université Laval et Paris, Nizet.
- GUILLAUME Gustave, 1971, « Psycho-systématique du langage, principes, méthodes et applications I » *Leçons de linguistique, 1948-1949*, série B, vol. 2, Québec, Presses de l'Université Laval.
- JOLY André, 1984, « La distinction du nom et du verbe dans la théorie de Gustave Guillaume », dans *Modèles linguistiques* 6/1, p. 41-52.
- LAUNAY Michel, 1986, « Effet de sens : produit de quoi ? », dans *Langages* 82, Paris, Larousse, p. 13-38.
- MOLHO Maurice, 1986, « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », dans *Langages* 82, Paris, Larousse, p. 41-51.
- NOBLE Denis, 2008, « La musique de la Vie: qu'est-ce que la biologie du XXI^e siècle ouvre comme perspectives sur la sexualité? », dans *La cause freudienne* 70, Paris, p. 68-80.
- PENA Jesús, 1980, *La derivación en español: verbos derivados y sustantivos verbales*, Santiago de Compostela, Anexos de Verba.
- PENA Jesús, 1991, « La palabra: estructura y procesos morfológicos », dans *Verba* 18, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela, p. 69-128.
- POTTIER Bernard, 1985, *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- POTTIER Bernard, 1984, « L'opposition verbo-nominales n'est pas un phénomène primaire », dans *Modèles linguistiques* 6/1, p. 61-66.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 2001, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 22^e éd., (2 vol.).
- TREINSOUTROT Pascal, 2008, « Sur les signifiants des substantifs déverbaux en -e », dans *Actes du XII^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 333-339.